

QUAND ALAIN APPELA, il me fallut un moment pour réaliser que c'était lui. Le ton forcé (comme s'il n'avait cessé de courir depuis cette nuit-là) voilait la voix réservée dont j'avais le souvenir.

« Ilana a trouvé la mort dans un accident sur l'autoroute Strasbourg-Munich. Oui, elle conduisait seule, de nuit, elle se rendait à un colloque d'architectes... J'étais avec les garçons à l'enterrement... », puis sa voix se brisa.

Je ne compris pas tout de suite de quoi il parlait, à travers l'écran du choc. Il m'avait téléphoné. La première à laquelle il avait pensé. À cause de la langue, bien sûr.

« Des notes personnelles... dans son sac à main... Tout est en hébreu. Il va me falloir des années pour déchiffrer tout ça... Vous savez bien, notre gouffre intime... Oui, le plus tôt possible, Tirts-za... Demain, si vous pouvez... »

Puis, le lendemain après-midi : l'appartement au sommet d'une tour, au milieu des immeubles de ce quartier en construction sur les rives de la Seine. L'éclat lointain du pont Mirabeau qui se reflète au pied de la façade en verre, derrière le dos d'Alain

cloué au fauteuil. Il ne bougera presque pas, tout le temps que durera notre conversation. Un négatif noir qui imprimera peu à peu ma rétine.

Alain Grinenberg. Le mari d'Ilana. Historien. Spécialiste de la Shoah. Tel que dans mon souvenir depuis notre seule et furtive rencontre. Des cheveux clairs rejetés sur le côté, le regard songeur. Il sortait du café où j'avais rendez-vous avec Ilana. S'était excusé poliment, avait coupé court par une rapide poignée de main.

Il m'accueillit sur le pas de la porte dans la même veste en tweed et avec la même courtoisie distante. Les bras ballants, comme s'il ne savait qu'ajouter, en dehors de quelques phrases pour me donner des pistes. (Moins d'une demi-heure. À peine un mot sur l'accident, rien sur les garçons, ni sur leurs projets à présent. Et moi, face à lui, enfermée dans cette bulle de mots stériles.) « Environ à une heure du matin, selon la police. Dans la Forêt Noire. Tuée sur le coup. L'ambulance l'a ramenée à Paris. Nous l'avons enterrée comme elle l'aurait certainement souhaité. À Haïfa. »

Alors, il me confia le dossier : « Voilà, Tirts-za. »

La seule fois où il leva les yeux vers moi, et la douleur pointa dans la pâleur de son visage.

« Les notes de Lana. Vous saurez qu'en faire. »

12 mai 1991. Nous sommes assis de part et d'autre de la table basse du salon. Seul le sourcil d'Alain qui tressaute évoque ce qui n'a pas été dit clairement.

Nous nous sommes levés. Moi, les fiches de Lana à la main, et lui, le visage soudain baigné par la lumière du fleuve qui

gommait sa mine sombre. Près de la chaîne hi-fi était posé le CD de *Don Giovanni*. Alain le recouvrit du *Frankfurter Allgemeine Zeitung* en me conduisant vers la sortie. Nous sommes passés devant la porte ouverte de son bureau. Des cartons de documents, des piles de feuilles, des photos pêle-mêle, que je n'eus pas le temps d'identifier. Nous marchions en silence, moi en tête, ses pas imperceptibles derrière moi.

Le peu que je savais de lui provenait d'Ilana : « Né à Czernewitz. Était enfant pendant la guerre... » Ainsi résumait-elle la densité de sa vie, l'histoire de leur mariage compliqué (la présence de l'absence, et tout ce qui était tu), sa double vie dans ce groupe international d'historiens, de juristes, de procureurs – juifs pour la plupart, et taciturnes, des rescapés comme lui, toujours en partance, sur les traces de criminels de guerre finissant leurs jours sous une fausse identité, traquant les embryons d'organisations néo-nazies, cellules fascistes, assemblées, publications, sites d'incitation à la haine sur Internet. Le révisionnisme, le négationnisme, l'effacement de l'Histoire. Les méthodes de blanchiment d'argent, la collaboration avec les nébuleuses du terrorisme international. La maladie qui couvait sous les racines de l'Europe s'étendait vers l'Amérique, le tiers-monde. Ils rassemblaient des preuves, ils classaient.

Nous étions déjà près de la porte. Il me tendit la main : « Je ne suis pas sûr de pouvoir être d'une grande aide, Tirts-za... Mais si vous avez des questions, vous pouvez appeler, bien sûr... » Son

regard demeura ouvert, comme s'il était sur le point d'ajouter quelque chose.

Puis il baissa les yeux, très vite : « Au revoir, Tirts-za », repoussant une mèche, reculant vers la porte dans une petite révérence gênée, avant que je me dirige vers l'ascenseur.

Dans la cabine plongeant vers le rez-de-chaussée, le profil d'Ilana se mit à flotter devant moi, scintillant derrière la masse de ses boucles noires, regardant au loin. Comme la dernière fois où je l'avais vue, lors de son passage à Paris fin décembre, avant la guerre du Golfe, arrivée tout droit d'Amérique, s'appêtant à repartir pour Jérusalem avec les garçons. Nous nous étions retrouvées à la terrasse vitrée d'un café près du Centre Pompidou. Ses cheveux avaient capturé la lumière de l'hiver, l'enveloppant d'un halo qui mettait en valeur son beau visage parfaitement sculpté. La lèvre inférieure charnue, un regard de biche presque aux abois, qui lui conférait une nouvelle douceur. Elle avait dit quelques mots sur sa séparation d'avec Alain. « Il semble que cette fois, c'est la fin », puis elle s'était tue. Avait suivi quelque chose des yeux, le regard vide.

Devant la porte coulissante de l'ascenseur, je réalisai que je venais d'entrer chez elle pour la première fois. Et déjà, c'était comme si ses traces avaient été effacées. Comme si quelqu'un y avait veillé.

Dehors, dans la lumière nue de l'esplanade en marbre qui s'étendait entre les tours, le son qui n'avait cessé de vriller depuis le coup de fil d'Alain faiblit un peu. Je me traînai en direction du

métro, passai entre les terrains vagues et les grues du quartier en construction, traversai le pont Mirabeau enjambant les rides grises et frémissantes de la Seine, refermai la chemise contenant les papiers de Lana, Ilana, qui avait fait battre mon cœur toutes ces années, sous le camouflage superficiel de nos rapports. Deux amies de jeunesse de Haïfa, que le destin avait de nouveau réunies à Paris.

Je n'avais jamais espéré entretenir une relation avec elle. Pas même durant les vingt ans que nous avons passés dans la ville des Lumières. Elle ne savait certainement pas que j'avais émigré, et je gardais mes distances, suivant sa trace au fil des rumeurs : ses études d'architecture au Technion de Haïfa, où elle avait excellé (« c'est quelque chose reçu en héritage, construire et être construit, comme disaient les pionniers... »), son départ d'Israël sur fond d'engagement dans la gauche radicale, l'inscription aux Beaux-Arts. Puis l'ouverture du bureau à Paris, les projets ultramodernes, la Communauté de construction à Marseille, *Les Demeures de la vie, Architecture féminine*, la renommée internationale et la traînée de médisance sur sa vie agitée avant et après son mariage avec Alain. Puis les deux garçons : David, six ans, et Yonathan, trois ans, né l'été qui avait suivi nos retrouvailles. J'avais hésité plus d'une heure dans une boutique de Montparnasse, ne sachant quel cadeau acheter, sonnée, debout au milieu des vêtements de bébé et des jouets : une femme desséchée, sans enfants, dont le seul cadre de vie bâti avec succès était un poste de professeur de narratologie au département littérature de la